

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

De Grèce

Guy Gervais

Volume 36, Number 4 (214), August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, G. (1994). De Grèce. *Liberté*, 36(4), 98–107.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

GUY GERVAIS

DE GRÈCE

tout près de nous si tranquillement familier
que notre langue l'ignore
le mystère touche parfois de sa main notre épaule
comme jadis une étoile pouvait illuminer
ou tirer hors de lui le sceptique
d'un buisson en fleurs la parole ébranlait
désarçonnait même sur quelque route fourvoyée

ainsi j'irais à Corinthe écouter l'éphémère
puisqu'aujourd'hui encore l'amandier laisse entendre
au milieu de la neige le doux son d'une lèvre
qui rend à l'indicible le baiser de l'essence

si proche et pourtant ai-je besoin de cette distance
qui brûle notre front cette fièvre de si haut vertige
alors que tu vas unique sans laurier sans parfum
ai-je besoin de te voir autre que tu n'es parmi nous
de te voir couronnée ou d'entendre ta voix résonner

d'Épidaure

celle que je vois marchant sur la poussière brûlée des îles
sous sa peau mordorée au soleil de chacun des jours
emplit mon cœur d'un frisson si intense déjà
qu'ai-je besoin de te suivre sur les pas de Nikè
pour connaître le fait des victoires et conquêtes
combien de villes furent mises à feu pour te ravir
assise devant moi mais si près de la mer
celle qui me regarde sans me voir à travers le fumet
de quelques plats posés sans ordre sur une table bancale
traverse tout mon être jusqu'au matin de jadis
et touche au fond fertile le premier grain de blé
qui a nourri l'amour en moi tout homme de chair

si simple quand tu viens par le chemin blanc
un bouquet de lumière que parfume la vie
tout homme voudrait te suivre vers la maison dorée
où brille jour et nuit un oiseau messager
dont le chant émeut sous notre écorce de chêne
ainsi retrouvée mène au fond de nous la route égarée
à cet endroit sans lieu et sans nom
ni ailleurs ni ici sans être un autre monde
sous l'instant d'un geste qui surprend l'éphémère
ce coin de table un pain le verre rouge de l'âme
une fleur dans un vase entière à sa couleur
présents à leur parfum des yeux qui seraient les tiens
où l'on voudrait se voir pour la première fois
qui serait toujours une dernière aussi
tant tu regarderais attentive à regarder

sous nos doigts rêveurs qui froissent ces feuilles jaunes
monte une odeur de soleil de thym et de laurier
les dieux nous ont abandonnés aux astres et parfums
sur les rives du mystère enivrés et rompus

pourtant quelques regards parfois ont des ailes
la profondeur des cieus n'est pour eux que le seuil
d'univers quotidiens que tranquilles ils habitent
fragiles maisons blanches que rougit l'hibiscus
gravir une à une les marches dans leur sillage
s'approcher du réel lourde porte de chêne bleu
où le passant parvenu au bout de ses peines
déleste des chimères trop lourdes à son épaule

la vie est là terrifiante et si impénétrable
les signes et les augures ressemblent à des oiseaux dolents
au hasard des heures des femmes calcinées par un amour
unique
effleurent au passage d'un sourire notre jeune détesse

l'amertume des larmes a rongé mes silences
mais je suis né du marbre rose de Paros
fort de cette lumière plus ancienne que l'étoile
je vibre devant toi malgré l'opacité des âges

île je ne suis que désolation sans fruit
mais je me sais olivier dans mes racines noires
j'attends l'heure favorable pour refleurir en toi
même si la vie me quitte l'éternité m'abreuve

le chaos offre encore fascinante sa gorge pourpre
que l'homme se détourne d'une invisible amante
séduit par les douleurs aux voix nues de Sirènes

mais je m'attache à toi de tous les liens d'amour
de tes yeux la douceur verte sera mon seul vertige
mes désirs absorbés dans les eaux de ton regard

j'ai cru l'aimer à l'instant même de ses yeux
alors qu'un seul soleil brillait pour toujours
mon baiser sur sa joue ne baisait que sa joue
mais tout mon être avait pris forme sur cette femme

il n'y avait plus rien que mon cœur désirait
rien de plus au-delà de mes sens éclairés
tombés dans une nuit d'étoiles vivantes caresses
de la lumière ultime sous le corps sidéral de cette femme

avec elle le seigneur des ténèbres a conclu l'alliance
sur le partage des eaux où coulent nos amours
Eurydice jamais plus reviendrait aux abysses

j'étreignis toutes celles qui subsistent en cette femme
quand je pris en mes bras celle qui tant me touche
pour exprimer en elle hors du temps mon désir

rien n'est plus simple que ton pas sur le sable
ton regard qui repose au loin étoile dans le bleu
sous les vagues hors sa vie quotidienne un objet
trouve à tes doigts attentifs une seconde pureté

devant moi flotte ton image sortie de l'ombre
de la foule des reflets qui ressemblent à des femmes
au fond de nous dans ce firmament des planètes
retournant sans cesse à l'immensité de l'origine

sauf l'unique qui se pose au rivage de notre âme
que l'on retient à peine au bord des lèvres
un souvenir si doux qui revient en surface ému

sorti de l'obscurité de nos entrailles lointaines
fragile présence sur le sable du gouffre d'un destin
se dévoile toute la fleur du sens au secret maintenue

dans les parcs d'Olympe les lauriers ont jauni
sous la souffrance des cieux les cariatides brûlées
se rassemblent une à une pour affronter les sols
dans le marbre rose vibre encore la vision fluide
du cœur de Périclès aux doigts de l'artisan
la force antique d'un amour si puissant
tremble sous la surface à peine audible d'un visage
quand un œil tranquille s'arrête d'une caresse
les dieux s'animent au milieu des automnes
où le destin qui tantôt nous accable tantôt nous

consume

ouvre imperceptiblement le souvenir ardent
d'une âme enfouie sous la peau de ces pierres
tombées dans l'espace indissoluble au-delà du temps

comme je m'aventurais en ces ruelles fleuries
sur la vague des pierres qui coulent l'une de l'autre
cherchant sous les odeurs le parfum si puissant
de ta présence dorée en ces heures d'émoi

chaque rose arrêta mon regard un instant comblé
j'écoutais le doux vent tout entier à mes sens
croyant entendre un mot échappé par mégarde
du silence où précieuse ton âme s'enfermait

une seule hirondelle ou que sais-je une nymphe
traçait des signes invisibles sur un ciel lointain
je voyais enfin décider l'écheveau du destin

le souffle de l'amour soutenait la descente précieuse
d'une forme indécise sur la voie d'Aphrodite
s'abandonnerait vers elle tendrement son corps

prendrais-tu cette fleur sans nom à l'odeur blanche
que je t'offrais sans te voir au matin de nulle part
j'ai cru suivre ton pas dans la neige des chaux
d'éblouissantes cités suspendues au vertige

sur les jardins d'argent de toute mer fleurie
les caïques s'enfoncent sous le poids des offrandes
de vins doux et de fruits et de jasmin
est-ce Aphrodite ou Vénus qui d'un rien s'émerveille

avant que se glisse une voile devant tes lèvres
que s'érige un dernier mât à la fatalité
le tourment sans cesse me tourne vers l'amertume

sur le sable tranquille qui repose en moi
sans laisser de trace aucune passe Hélène
j'interroge nuits aphones et colosses muets